

Dimanche 13 avril

de 13h00 à 17h00

I. Comment répondre au désir de nature des citoyens ?

Intervenants :

- **Rémi CAMBAU, journaliste spécialiste d'aménagement, d'urbanisme et d'architecture, organisateur d'Agora 2008**
- **Yannick LAVIGNE, photographe**
- **Francis CUILLER, directeur d'A'urba, agence d'urbanisme, en charge des schémas directeurs de la CUB (Communauté urbaine de Bordeaux) et du bassin d'Arcachon**
- **Michel CORAJOUD, Corajoud, paysagiste**
- **Heinz MULLER, architecte (Atelier 5 à Berne)**
- **Michel DESVIGNE, paysagiste**
- **Alexandre CHEMETOFF, urbaniste paysagiste**

Introduction de Rémi CAMBAU :

L'exposition Alerte de Nicolas Michelin aborde la nature comme l'un des points où l'on peut gagner de la durabilité et de la qualité de vie. Ainsi, quand la Ville de Paris cherche à redynamiser le quartier Saint-Blaise à dominance de logements sociaux, ce qui ressort de la concertation avec les habitants, c'est la demande de pépinières, un endroit où faire pousser des plantes.

Le cas de Paris est symptomatique, parce qu'on imagine cette ville, une des plus denses du monde, plutôt minérale. Il existe pourtant une jardinerie au pied de la Bibliothèque nationale de France, où les gens vont et sèment ensuite sur leur balcon. Le propriétaire du centre commercial de la Défense vient de créer un nouvel espace avec une clairière sous une gigantesque verrière. Il existe donc nombre d'indices de cette envie et de ce besoin de faire revenir la nature en ville.

Evidemment rien de tout cela n'est la nature sauvage, anarchique. Le paysagiste Pascal Cribier, qui travaille souvent avec Nicolas Michelin dit : « La nature c'est ce qui se resème. » La nature plantée, repiquée, ce n'est donc pas la nature. Pourtant ne faut-il pas se poser la

question de savoir ce que l'on peut ramener en ville ? Un autre symptôme flagrant de ce besoin de nature, c'est la façon dont les gens vont habiter à la campagne, ou plutôt dans des paysages naturels ou agricoles.

Urbanisation et nature, la croissance urbaine en Gironde

Yannick LAVIGNE :

Je prends mes photos en promenade. Ce qui m'intéresse, c'est arriver à déterminer ce qui change et produit des impressions quelquefois étonnantes. A chaque promenade, il y a des ajouts, des modifications ou des proliférations. C'est un travail de mémoire commencé il y a cinq ans.

Ce qui est intéressant pour moi qui ai une formation de graphiste, c'est qu'on retrouve des formes dessinées pas forcément volontaires. Quelquefois ces formes accidentelles peuvent être identifiées comme un animal.

On me reproche parfois mes images trop violentes. De mon point de vue, elles sont plutôt chargées de tendresse. Je n'ai pas de regard et ne juge pas. Je me contente de rendre visible des choses qui paraissent inouïes quelquefois, mais qui existent.

Comment les schémas d'organisation du territoire encadrent le développement et préservent les espaces naturels ?

Francis CUILLER :

Le rôle de l'urbaniste consiste à poser le rapport ville/nature aux différentes échelles du territoire, afin de définir les conditions pour que les projets soient de qualité et pas contraints par des erreurs de planification à long terme. Il existe souvent une inculture de rapport au site, sans vision du parcellaire et de la géographie. Fondamentalement, c'est là que le bât blesse. A'urba est maître d'œuvre sur les SCOT (Schémas de cohérence territoriale) du bassin d'Arcachon et de la CUB. Nous les déclinons ensuite à l'échelle des PLU (Plan local urbanisation) et des quartiers.

Le schéma directeur de la CUB

Sur le SCOT de l'agglomération bordelaise, nous avons travaillé sur une « charpente paysagère » étudiée avec des paysagistes. Elle donne les orientations avant urbanisation en s'appuyant sur les domaines viticoles, boisements, estuaires et vallées. Nous avons déterminé les lieux où il fallait absolument contenir l'urbanisation. L'alliance passée avec le CIVB (Conseil Interprofessionnel du Vin de Bordeaux) a permis de limiter les appétits de certaines communes, dont certaines demandes triplaient la surface. Aujourd'hui le plan d'urbanisme de la CUB est beaucoup plus protecteur que l'ancien POS (Plan d'occupation des sols) et préserve pratiquement la moitié du territoire de l'agglomération bordelaise. Il s'agit de doter d'espaces verts toutes les parties, même à différentes échelles. Après l'établissement de cette « charpente paysagère », il fallait regarder comment s'articulaient transports et urbanisme. La trame des espaces libres du schéma directeur donne ensuite les espaces disponibles pour les projets. Nous cherchons aussi à lutter contre l'étalement urbain.

Le schéma directeur d'Arcachon

Le SCOT d'Arcachon est très étendu avec le bassin et le Val de l'Eyre. Le littoral est soumis à une forte pression immobilière. La surface du bassin est immense, mais le secteur menacé petit : la bande littorale sur 500 mètres où tout le monde veut s'établir. Cela ajouté à l'afflux de bateaux fait que l'écosystème est en péril.

A'urba démarre le diagnostic du SCOT d'Arcachon, avec l'eau comme fil conducteur. Elle y est très vulnérable, avec des conflits d'usages importants entre ostréiculteurs, scooters des mers, baigneurs, etc. Pour préserver les espaces naturels, il faut trouver une alliance avec les territoires limitrophes et favoriser un accueil à distance raisonnable du littoral, avec des systèmes de transport pour lever la pression. 50 000 habitants supplémentaires ont été accueillis sur le bassin ces cinquante dernières années. Il faudra que les élus aient le courage d'utiliser les outils juridiques dont ils disposent dans le Code de l'urbanisme pour préserver les espaces naturels.

Comment amener la nature en ville ?

La question de placer la nature se posait déjà quand j'ai commencé à travailler. Personnellement, j'aime la ville. Mon expérience à l'AUA (Atelier d'urbanisme et d'architecture) m'a donné un indicible goût que je n'ai jamais perdu pour la contexture urbaine. Je dis souvent que j'ai fait du paysage pour un jour devenir un architecte.

Je pense que la nature est un lieu hostile non propice à la civilité, c'est même son contraire. C'est récurrent pour les paysagistes d'être les otages de la question de l'introduction de la nature en ville. J'ai toujours fait ça à mon corps défendant parce que je pensais que c'était la ville qui était à faire. Cette question dissimule souvent le fait que les gens sont déçus de vivre en ville, peut-être à juste titre, parce que la ville contemporaine a été fréquemment bâclée. D'autres ont une détestation de l'urbain et établissent la nature comme valeur refuge. Ce que je critique de l'envie de retour de nature, c'est qu'elle fasse cadre. Moi je veux que l'on parle de la ville elle-même et pas de son cadre.

« L'opposition entre monde rural et monde urbain est catastrophique »

Il faut aussi savoir de quelle nature on parle. Je préférerais qu'on parle de la campagne et des jardins plutôt que de la nature. Ça me paraît le fond de revendication : que la ville se rapproche de la campagne et que les jardins aient une présence plus forte en ville. Je ne suis pas bien sûr que la revendication de la nature « naturante » au sens de la sauvagerie de la nature soit le fond de la demande. Mon esthétique, ma philosophie sans prétention, sont fondées sur la question de la campagne. Je suis né à Annecy dans un paysage de montagne. Je l'ai évidemment refoulé, fais ma révolution et quitté mes parents. Mais la montagne est restée très ancrée en moi. Elle ressurgit de plus en plus dans ma pensée comme un fonds culturel.

A Annecy le fonds de chaque rue était une montagne. Ce rapport à l'horizon de la montagne, du grand paysage et de la nature est fondateur pour moi. J'ai enseigné ensuite à l'école de paysage de Versailles dans les années 1970 à un moment où je découvrais le paysage. Avec mes étudiants, on faisait chaque année un très grand voyage au cœur de l'Espagne, du Portugal ou de l'Italie. Nous y prenions des milliers de photographies de cette campagne archaïque. S'est fondée alors pour moi l'idée que la beauté n'était pas la nature « naturante », mais la manière dont les hommes et notamment les paysans articulent une rationalité sur un socle capricieux. Cela a définitivement ancré la campagne comme mon moteur. La mosaïque

formée par les champs est toujours belle, sans fausse note. Pourquoi la ville ne profite pas de cette co-présence ? Cette opposition aujourd'hui entre monde rural et monde urbain est catastrophique. Notamment pour la vie périurbaine, à la périphérie, qui entame sur la campagne sans la regarder. On invente mille choses abracadabrantes, avec des voies en impasse, qui ne regardent plus ce qui pourrait être la monumentalité de la ville contemporaine.

« La nature est un outil de travail indispensable pour fabriquer la ville »

La nature est un référent fondamental pour la ville. Je suis étonné qu'on oublie que l'architecture a toujours transposé la question de la nature. La ville a besoin de s'inspirer de cette nature, mais pas de façon gouluée en extirpant des morceaux que l'on vient y coller. Cela me paraît compenser la culpabilité de ne pas faire de la transposition.

L'observation de la nature donne toute une série d'argumentaires pour penser la ville. La question du contexte local, de l'intérêt à porter au lieu est primordiale. L'idée que la modernité serait la juxtaposition des choses est une idée stupide. On voit dans le phénomène du vivant qu'il y a une nécessaire cohabitation. La ville est l'état de cette nécessaire cohabitation. A observer la nature, on s'imprègne de cette articulation, de l'idée de la vacuité avec laquelle beaucoup d'architectes ont du mal. Je suis surpris qu'il n'y ait pas un enseignement de la biologie, la science du vivant, dans les écoles d'architecture.

Le fait qu'aujourd'hui beaucoup exigent de savoir où sont fabriqués les produits consommés donne à penser qu'il y a un avenir possible pour la réintroduction dans la ville même d'un territoire rural. Mon idée est de faire en sorte que ces deux mondes se réconcilient et que l'on puisse avoir un rapport non pas ville/nature, mais ville/campagne.

Le regard de l'artiste sur ses travaux rive gauche à Bordeaux

La beauté était déjà là. Le fleuve, cette façade étaient magnifiques. C'est compliqué quand vous participez à un concours et que vous vous dites « qu'est-ce que je peux faire ? ». Ce qui n'était pas bien par contre, c'est que le fait de vider tous ces hangars des quais avait laissé une surface sidérale sous une lumière crue et souvent dure. Il y fait très chaud l'été. En observant la ville qui tempère très bien la lumière, j'ai cherché à faire de même sur les quais. Mon outil de travail c'est le végétal, les arbres jouent donc le rôle de l'empierrement de la ville. Les arbres comme le miroir d'eau sont des climatiseurs. Je rends confortable la fréquentation des quais en y amenant de la tempérance. Si cela plaît aujourd'hui, c'est grâce à cette attention portée au confort, avec des espaces très ouverts, généreux et à cet apport d'ombre. Le miroir rafraîchit et concentre l'ensemble de l'esprit des quais.

Michel DESVIGNE :

Je me réfère très souvent au système des parcs américains pour éclairer cette question de la nature en ville. Frederick Law Olmsted, un de ses principaux acteurs, a réalisé le parc de Boston de plusieurs dizaines de kilomètres de diamètre. C'est la structure de la ville qui s'est développée comme toutes les grandes villes américaines au XIXe siècle avec l'explosion de l'industrie.

Par l'assainissement d'une rivière marine par exemple, tout un dispositif physique de transformation d'un territoire précédait la construction ou la transformation d'un quartier. C'est

une construction très finement installée dans chaque relief, avec une grande compréhension de la géographie. Ce n'est pas une transposition, une fausse nature comme on fait aujourd'hui, c'est la transformation d'une géographie qui installe en partie une ville, une contribution à sa structure.

L'ambiance dans ces parcs le week-end n'est pas différente de celle des quais bordelais. C'est un lieu où l'on se retrouve, des équipements existent. On pratique la ville dans les parcs, mais elle contient bien de la vie sociale. Ce n'est pas le mur d'enceinte devenu végétal, une ceinture verte. C'est l'inverse : le lieu de viabilisation de la ville, depuis lequel on la perçoit et parcourt.

Les territoires délaissés

20 à 25 % du territoire des villes sont en attente de projet, en transformation, sans statut même s'il peut y avoir un propriétaire. J'invite les étudiants à réfléchir dessus, car je pense qu'on peut retrouver partout ce pourcentage. Il y a dans nos territoires un flou, une très grande indétermination, alors qu'ils sont disponibles. Nous devons leur donner un statut et y installer des pratiques, de sorte qu'un paysage et une ville se fabriquent. Je ne me résous pas à voir nos paysages, c'est douloureux d'y circuler. Cet étalement urbain qu'on prête aux Américains est le notre : il est épouvantable. C'est l'absence de société. Nous tous avons quelques valeurs éthiques, fragiles. Mais si notre métier a du sens, c'est uniquement que pour que notre société existe et ne soit pas qu'un collage.

Le manque d'expérimentation

Nous avons tous cette conviction que l'agriculture peut muter à proximité de la ville. Pour autant l'expérimentation n'existe pas, alors qu'il y a beaucoup de recherche. On parle souvent par exemple de traitement de l'eau par lagunage. Ceci ne relève pas de l'expérimentation aujourd'hui : des bureaux d'études vendent des sortes de conviction sans que l'expérience existe.

Les forestiers par exemple expérimentent des milieux vivants susceptibles de s'adapter à l'évolution des climats et des modes de gestions. L'expérimentation est nécessaire pour nous paysagistes.

La demande de retour de nature

Autant les moyens sont considérables pour le développement des infrastructures, autant les moyens dont nous, paysagistes, disposons sont fragiles et maigres. On peut parler de faiblesse de moyens pour l'architecture, car il s'agit bien de projets, de transformations et pas d'accompagnements.

Ce que l'on redoute dans le développement durable, c'est que cela devienne une compensation hygiénique. Nous souhaitons plutôt donner une forme à la ville qui peut aussi se fonder sur des éléments naturels. Nous devons retrouver le désir et l'énergie d'atteindre cette échelle et susciter cette demande. A Bordeaux, un maire et la CUB, j'imagine aussi, ont bien voulu donner cette ampleur, mais où rencontre-t-on des projets à cette échelle ? L'intérêt d'Agora est de montrer que ça existe, que c'est possible.

Le regard de l'artiste sur ses travaux rive droite à Bordeaux

80 hectares sur la rive droite de la Garonne sont à destination de parcs. Il ne s'agit pas d'y faire une fausse nature, ce qui avait du sens au XIX^e siècle n'en a plus aujourd'hui. Toute l'idée est de s'inscrire dans le parcellaire industriel, quand bien même on voudrait l'éviter on ne pourrait pas, pour que des plantations s'y inscrivent sur fond de paysages publics ou privés.

Des études de faisabilité ont montré comment le parc, même s'il se constitue sur une période longue, gardera toujours trace de sa constitution. Un patchwork de boisements accompagnera chaque mutation. Cette matière est un artifice qui porte la mémoire du temps de sa constitution.

Heinz MULLER :

Je fais partie de la quatrième génération de l'Atelier 5, dont l'approche date de 50 ans. En habitant nous mêmes dans nos constructions, nous observons et réfléchissons à de nouvelles idées, tout en revenant sur la base de ce qu'on avait fait à nos débuts. Face à la concentration de l'habitation, notre souci primordial a toujours été de préserver la nature. Nous avons ainsi réalisé dans les années 1960 l'unité d'habitation de Halen, à dix minutes de la gare de Berne. Cet ensemble de 80 maisons est implanté dans une clairière de forêt, pas protégée à l'époque, ce qui a permis sa construction. Entouré de forêts, il fait face à la ville moderne, orienté vers le sud, comme les villes grecques d'antan.

Cette petite cité fonctionne comme un petit bourg de village. Si on la survole, on ne sait pas que ce sont des habitations, on croit voir des petits jardins potagers.

La place centrale

La place centrale y est un lieu de rencontre très important pour les habitants, car ils sont 250 à 300 actuellement. Plusieurs générations se sont succédées. Après 40 ans nous savons qu'il y a un mixte très équilibré de personnes âgées, des jeunes et d'enfants. Sur cette place centrale une végétation qu'il va falloir maîtriser commence à dominer. Lors des fêtes les gens s'y retrouvent comme dans tout village. Il existe des installations communes, un local par exemple que l'on peut utiliser pour des conférences ou se retrouver en famille, s'il n'y a plus de place dans la maison. Il y a aussi un petit commerce, un jardin d'enfant et une piscine. Ce qui est très important c'est de délimiter espaces privés et espace publics, puis de trouver des zones intermédiaires, des filtres. On ne construit pas en face de la forêt pour soi-même, elle est là, mais on délimite l'espace privé comme une chambre extérieure, avec un accès vers la forêt.

« Retrouver quelque coin de nature »

Actuellement le « pavillonnage » se développe énormément en Suisse qu'en France. Souvent citée comme modèle, la Suisse est une très belle ville avec des parcs qu'il faut préserver. Le premier souci quand on s'approche de la ville, c'est de retrouver quelque coins de nature, la pluie, son odeur, des lieux calmes, un refuge. Les cours créés en travaillant avec l'eau, des pierres et la végétation permettent de lier le ciel avec la terre. La densité de la ville se ressent, tout en restant reliée aux espaces extérieurs. La végétation est très importante. Ces espaces préservent de la ville et apportent une qualité souvent oubliée de la ville même.

Je ne crois pas qu'il faille choisir entre nature et la ville, végétal et minéral. Il faut plutôt trouver l'harmonie, un contexte qui fonctionne. Le plus grand problème se trouve aux périphéries des villes, avec les centres commerciaux. Cela détruit les villes et les vides des commerces, à part quelques rues piétonnes pour les loisirs.

Alexandre CHEMETOFF :

Je voudrais parler de l'exposition Alerte, mais aussi de la ville de Bordeaux. Les gens présents, le travail fait m'inspirent la nécessité de rupture et l'espoir qu'elle est possible, comme une réconciliation avec le monde.

Un dispositif de l'exposition à l'étage invite à regarder par la fenêtre pour voir ce qui se passe. Ce mouvement me fait penser à la Nouvelle vague au cinéma. Longtemps on avait fait du cinéma enfermé dans les studios et dans les certitudes. Ce qui se passe ici conduit aussi à sortir des certitudes de chacun avec son propre domaine de compétence pour se dire qu'au fond la ville est à tout le monde. Chacun peut s'en emparer. Il est important qu'on sorte de l'idée que la ville, le paysage, l'architecture, le confort de chacun sont des sujets tellement compliqués qu'on ne pourrait pas échanger dessus.

Dans l'exposition de Nicolas Michelin à Arc en rève centre d'architecture à Bordeaux, une salle obscure diffuse trois photos de l'intérieur de différents bâtiments. En fait ce ne sont pas des photos, mais des films. Tout d'un coup entre dans le champ une voiture, un personnage, on entend le bruit de la ville, des paroles, des gens passer. Cela dit quelque chose de fondamental sur notre métier et son rapport avec le monde : nous ne sommes pas dans l'univers des images, mais de la relation. Finalement on poursuit le mouvement commencé par la Nouvelle vague au cinéma. C'est une autre manière d'envisager la politique, au sens premier de ce terme, la politique au sens la ville comme sujet, la ville autrement.

« Assumer l'héritage »

Il faut se laisser guider par ses émotions, écouter le monde et aimer notre temps présent. Nous avons toutes les raisons de retrouver le plaisir d'être ensemble en ville et imaginer comment construire une maison, aménager une rue ou un jardin. Mais arrêtons de penser qu'il faut liquider ce qui s'est passé avant. Notre responsabilité est d'assumer l'héritage, et pour cela le bousculer, l'interpeller, le contrarier. Ce n'est pas seulement une compréhension de ce qui est déjà là, c'est l'idée que toute chose se mesure par rapport à une situation. Imaginez que demain au lieu de se prendre dans la salle du Conseil municipal, les décisions se prennent dans la rue. L'architecte pourrait y montrer son projet aux élus sur site plutôt que sur photos.

Pour être en compréhension avec le monde, il faut donner son point de vue et désobéir, mais avec infiniment de délicatesse et de sensibilité. Le développement durable, s'il devient une norme, un dogme qui remplace d'autres certitudes du siècle passé, il faut s'en écarter.

« Les questions ville/campagne n'ont plus de sens »

Les questions ville/campagne ou ville/nature, n'ont plus tout à fait de sens. Aujourd'hui, nous occupons les villes à partir du territoire. Les compétences sont réunies dans les villes et doivent s'intéresser au territoire dans son ensemble. Quand on prend l'héritage, on ne choisit pas. Nous avons à prendre et à apprendre de tout ça, y compris des territoires en crise. Nous devons les prendre comme ils sont, pour ce qu'ils sont et les faire muter.

C'est à partir de cet état du monde que se construit l'histoire et que se recompose la politique. La politique aujourd'hui est abstraite sur toutes ces raisons. Lors des campagnes électorales,

jamais la question des villes ou de l'aménagement du territoire n'est présente. Elle l'est dans les villes qui reprennent position sur les territoires et se projettent dans une autre façon de faire la politique. Cet engagement, cette façon de « prendre l'héritage » veut dire que les hommes politiques ont plus de pouvoir et de prise sur ces événements-là. Cela signifie aussi plus de compétences pour les architectes d'une manière générique, qui devraient plus s'intéresser à l'urbanisme et au paysage. Il ne faut plus diviser le monde en tranches, en domaines techniques de compétences. La structure d'une municipalité reste organisée avec les services techniques découpés en spécialités.